

Les Algérianistes et Gide

dossier rassemblé par
GUY DUGAS

1. Extrait de la « Revue des revues » d'André Brojeat, *Mirages* (Tunis), 2^e année, n° 1, novembre 1932, pp. 36-7.

[...] L'événement du jour est la publication, dans le même fascicule de *La Nouvelle Revue Française*, ainsi que dans le fascicule d'octobre, de quelques pages du *Journal intime* d'André Gide. Il y a là un mélange de réflexions philosophiques, familiales, esthétiques et religieuses, le tout imprégné d'un air de détachement supérieur qui donne tant d'attrait à ce *Journal*. Pages qui ne revêtent pas un caractère d'égotisme forcené : pour la première fois sans doute dans ses œuvres, le père d'Amyntas attaque de face les questions politiques et sociales. Politiques... Que ce vocable sonne mal aux côtés du nom de Gide ! Le fait est là, cependant. André Gide a d'ailleurs décidé d'affronter dans ce *Journal* « d'autres questions qui grandissaient en moi, et qui sont maintenant parvenues à l'âge adulte ».

Une de ces questions larvaires était sans doute l'adhésion du cœur et de l'esprit de l'auteur des *Nourritures* à quelque doctrine politique. Il ne le cache pas : le communisme a toutes ses sympathies, tel qu'il est pratiqué en U.R.S.S.. André Gide a pris comme plateforme cette proposition, qui est au demeurant d'un cartésianisme irréprochable : « Je ne parviens pas à me persuader que les Soviets doivent fatalement et nécessairement amener l'étranglement de ce pour quoi nous vivons. » Ceci, le 21 février 1932. Mais sur cette table rase, il a tôt fait de rebâtir un système personnel en tous points semblable à celui des Soviets ; et il s'échauffe assez pour écrire, le 23 avril : « S'il fallait ma vie pour assurer le succès de l'U.R.S.S., je la donnerais aussitôt. » Le martyr étant néanmoins problématique, André Gide, que nous n'avons pas accoutumé de voir si positif, passera aux actes : « Je voudrais vivre assez pour voir la réussite de cet énorme effort ; son succès, que je souhaite de toute mon âme, auquel je

voudrais pouvoir travailler... » Le cœur même est pris : « Ma conviction d'aujourd'hui n'est-elle pas du reste comparable à la foi ? » Pourquoi faut-il que, quelques pages plus loin, l'auteur observe qu'il n'entend rien aux questions politiques, économiques et financières et, son adhésion donnée, retire son épingle du jeu : « Au demeurant, conclut-il, parfaitement inapte à la politique ; ne me demandez donc point de faire partie d'un parti » ? [...]

2. Jean Amrouche, « André Gide communiste », *Mirages*, n° 2, décembre 1932, pp. 71-3.

Gide atteint un grand tournant de sa destinée. Depuis quarante ans, il trace patiemment les traits divers, contradictoires, de son visage. D'un livre à l'autre nous le trouvions changé, et, parfois, d'une manière si totale que nous nous demandions si, volontairement, il ne cherchait pas à nous mystifier. Comment reconnaître le même homme dans l'auteur de cet acte de foi passionné en la vie que sont *Les Nourritures terrestres*, et le démon ricanant qui a écrit *Le Prométhée mal enchaîné* ?

Gide semblait jouer sur plusieurs tableaux. Et le lecteur naïf qui veut toujours vivre en pays de connaissance, qui a horreur de toute complication, ne voulait pas comprendre. Pourtant, Gide s'est bien souvent expliqué, avec une franchise totale. Bien décidé à ne rien réserver de soi, avec un courage magnifique, que certains qualifient d'impudeur et de cynisme, il a donné dans *La N.R.F.* des pages de journal. Celles qui viennent de paraître nous semblent d'une importance capitale.

Certes nous ne devons pas nous laisser prendre trop facilement : la sincérité est souvent une feinte. Mais, pour Gide, aussi subtil, aussi sceptique et attentif à démasquer ses trahisons qu'on puisse être, il est difficile, quand on l'a relu, de ne pas reconnaître sous l'enchevêtrement des réticences, des contradictions apparentes ou réelles, le même visage d'homme. On peut haïr Gide, mais, en ce cas, il faut bien prendre garde que, plutôt que haine singulière et personnelle, notre haine a pour objet l'homme, au sens classique du mot.

Gide lui-même a pu s'y tromper, bien qu'il soit, sans doute, l'homme au monde le plus passionné de conscience. C'est un jeu stupide que de le prendre en flagrant délit de mensonge, comme si c'était mentir que de dénoncer aujourd'hui ce qu'hier on croyait vrai. Si l'on s'arrête à la surface des livres on est ébloui, ou stupéfié, par la prodigieuse multiplicité de cette nature. Henri Massis traçait naguère de Gide un portrait démoniaque, André Rouveyre un portrait grimaçant. Il serait facile de leur oppo-

ser un Gide auréolé, une figure de saint ou de héros, tout aussi vraisemblable ; et, tout bien considéré, peut-être ce dernier portrait serait-il moins faux que les précédents. Lequel de nos aînés, de nos maîtres, nous enseigna-t-il de plus hautes vertus ?

Gide n'a pas couru après son plaisir, après sa jeunesse, mais seulement après lui-même. Son plus pressant souci était de se connaître, de se découvrir sous les vêtements mensongers qui nous déguisent ; de creuser, toujours, impitoyablement, jusqu'à cet être secret que Dieu seul connaît. Il ne s'agit pas de complaisance envers soi-même, mais bien d'une grande vertu, peut-être le seul courage qui soit au monde, à l'état pur : celui de se voir soi-même tel qu'on est, et d'accepter d'être ce pauvre homme.

Gide nous a ouvert les yeux sur le monde ; il nous a appris la terre et le ciel, et l'eau, et combien la lumière est belle. « Nathanaël, je t'enseignerai la ferveur. » Nous n'entendions plus cette voix inoubliable. Et le frisson vivant, le délire d'amour qui gonflaient tous les mots semblaient disparus de la phrase sèche des *Faux-Monnayeurs* ou des lames acérées, cruelles, d'*Edipe*. Nous nous demandions si l'âge n'avait pas desséché Gide, ne l'avait pas réduit à la seule intelligence.

Et voici qu'aujourd'hui, à l'heure où sans doute l'amertume de la vie toujours gaspillée monte aux lèvres, le regret de n'avoir pas fait tout ce qu'on rêvait de faire, et d'avoir si mal fait ce qu'on désirait, Gide se montre à nous tel qu'autrefois :

« Nathanaël, je t'enseignerai la ferveur. » Le monde se meurt de scepticisme. Et ceux qui, aujourd'hui, accusent Gide de changer, de se convertir au communisme parce que c'est la mode, ne le comprennent pas. Ce n'est pas non plus parce qu'il veut plaire aux jeunes, toujours avides de détruire un ordre où les bonnes places sont prises. Ce qui le pousse c'est ce même amour de la vie, cette humanité profonde qui le guidait dans son *Voyage au Congo*. Le monde souffre. Et, au lieu de sourire lâchement ou de demeurer immobile, il faut faire quelque chose pour porter remède à cette souffrance.

Gide, en pleine gloire, aurait pu ne pas prendre parti. Mais il n'est pas de ceux qui se désintéressent du monde, de ce monde qu'il faut, peut-être, reconstruire. Et si la Russie Soviétique l'attire, s'il suit avec une sympathie passionnée l'ordre nouveau qu'on y instaure, c'est pour cette noble raison qu'il veut, de toutes ses forces, faire son œuvre d'homme parmi les hommes, servir.

Barrès aussi nous commandait de servir. Mais peut-être aujourd'hui faut-il voir plus loin que la terre et les morts, plus grand qu'une province.

3. Robert Randau, « Inactualité d'André Gide ¹ », *Afrique* (Alger), tome XII, n° 195, mars-avril 1944, pp. 14-6.

À tort ou à raison, M. André Gide a été considéré, depuis une vingtaine d'années, comme l'évangéliste d'une certaine religion, que la voix populaire qualifie de détestable hérésie, châtiée par une pluie de feu dans le septième cercle de l'Enfer. Bien qu'il professe le mépris des charmes et des plaisirs de la femme, cet ordre n'a rien de monastique ; ses enfants de chœur ne pratiquent point l'austérité non plus que la vie érémitique. S'il recommande la philanthropie, il a soin de s'écarter avec dégoût du sexe féminin et prétend de renouer les temps de la Grèce classique à l'époque moderne. Cette forme de l'humanisme était jadis si peu goûtée en Europe, pendant les siècles d'obscurantisme qui précéderent la Révolution, que les tribunaux envoyaient ses adeptes au bûcher pour y être réduits en cendres. Le code Napoléon les affranchit de la poursuite légale et du fagot en omettant délibérément leur cas dans ses dispositions. Ainsi émancipés, ils s'accrurent en nombre et acquirent de la puissance. Leur patrie d'élection fut cependant l'Allemagne.

Je ne reprocherai pas à M. André Gide le soutien qu'il apporte à une doctrine qui accorde toute primauté au culte exclusif de la virilité. Je suis trop ami de la liberté même de penser pour dénier à autrui le droit de penser autrement que moi en toutes les choses de l'esprit. M. Gide n'a pas outrepassé, dans ses ouvrages les plus populaires, les lieux communs de la bienséance. Les hérésiarques ont été justifiés ou plutôt ceux qui se donnent pour tels. Mais, poussant plus loin que leur maître, ils se sont faits les propagateurs d'une sorte de défaitisme moral dont les conséquences ont été funestes par les ravages qu'elles ont produits dans le cerveau de certains éphèbes.

Ces désordres ont porté plusieurs bons esprits à se demander si M. André Gide mériterait d'être, à Athènes, traduit devant la juridiction populaire, comme le fut Socrate, et condamné à boire la ciguë, reconnu coupable d'avoir nié les dieux de la cité, et corrompu la jeunesse. La mort de Socrate fut à l'éternel opprobre de sa ville natale. Au demeurant, il est possible que les justiciers d'Athènes, citoyens raffinés dans leurs mœurs et qui partageaient les préventions du philosophe en faveur de la beauté masculine, aient eu surtout dessein de se débarrasser d'un insupportable bavard et d'échapper enfin au supplice quotidien de tels interrogatoires subtils sur le beau et le vrai qui les conduisaient à avouer leur ignorance.

1. À propos du plus récent livre d'André Gide : *Attendu que...* (un vol. in-18, Charlot éd., Alger).

Mais M. André Gide n'a rien du caractère de Socrate, qui n'écrivait pas ; il hante les libraires plus que la place publique et ne prononce des oracles que dans les salons de la littérature. Je suis convaincu en outre qu'il ne tient en aucune façon à boire la ciguë. Il n'est qu'un homme de bonnes lettres transformé en nabi par les non-conformistes. Il leur a témoigné de la complaisance dans son *Journal*. Sans être chasseur, on peut aimer le faisandage ; sans être un débauché, on peut être latitudinaire en matière d'érotique.

L'amour est en effet, pour ce théoricien, un état affectif général un peu morbide qui ne peut, sans étroitesse, ne marquer que les relations sentimentales d'un homme et d'une femme. Il s'applique aussi légitimement aux liens qui assemblent entre elles les créatures, sans qu'il soit distingué entre les sexes. Il faut être un étriqué de la comprenette ou un fanatique du stupre pour repousser cette opinion avec horreur. L'amour est une amitié poussée à son terme logique. Je proclame que M. Gide a le droit de poser ce fondement à la base de sa notion de l'amour.

Ce qui est plus grave, c'est qu'il s'arroge le droit, à une période tragique de l'histoire de France, de bannir de ses écrits la notion de l'actualité. Comme les narrateurs des contes de fées, il ne veut écrire que l'éternité. Dans certains cas, c'est bravoure ; en d'autres cas, c'est bravade.

Je me demande, à ce propos, s'il n'est pas exagéré, pour un écrivain qui a la notoriété de M. André Gide, de choisir le moment où la France est crucifiée, trahie et martyrisée, pour publier un recueil de chroniques qui ne sont que de bons morceaux de littérature. À telles distractions intellectuelles se récréaient, quand ils perdirent le sens de la liberté, les avocats et les fonctionnaires érudits de l'empire romain qui prenaient leurs vacances dans une fraîche villa du Latium, et occupaient leurs loisirs, loin des soucis de leur profession et du tumulte des Saturnales. N'est-on pas en droit de dire qu'alors que les Boches et les Vichysois multiplièrent les meurtres sur la terre de France, M. Gide s'était retiré en terre tranquille, rassemblait de vieux articles et s'amusait à commenter la tragédie de *Phèdre* et le jeu des acteurs, dans des interviews imaginaires ? Il demeurerait calme et impassible, souriant au milieu de l'indignation universelle. En vérité, il a été trop choyé des jeunes générations. À se désintéresser du temps présent, croit-il devoir gagner et mériter l'audience du futur ? Sa nonchalance a les dehors de l'indifférence. Il semble que ses penchants l'inclinent à la passivité.

Il a eu le tort de ne pas souffrir de notre souffrance, tort de ne point montrer, lui qui tend à être un exemple de résignation, que quelque chose de lui est entré dans l'affliction de tous les Français. On se survit à soi-même, on se dépasse, non pas en préconisant une doctrine plus ou moins

plausible de l'amour, mais à encourager les jeunes guerriers et nos patriotes au combat.

Le drame actuel, s'il se joue dans notre chair, se joue davantage encore sur le plan de l'idée ; les valeurs démoralisantes, les forces mauvaises au service des surhommes s'opposent aux puissances qui, avec le communisme, se sont ralliées autour de la spiritualité née du christianisme. Ce n'est pas le moment de s'isoler ni de baguenauder.

Mais il convient encore de ne pas exagérer en telles matières. Je me rends parfaitement compte que pour M. Gide, la qualité essentielle à tout écrivain n'est pas d'être héroïque, non même combatif ; son rôle n'est point de présenter à son peuple le détail d'une action militaire ou d'une mise en valeur économique, de prêcher la concorde et de secouer les veules, de dénoncer les pleutres et de consoler les victimes de l'ennemi. L'artiste est, par excellence, le prêtre du beau. Prendre parti est pour lui se mêler de politique ; il se tient, par métier, au-dessus de toutes les mêlées, et par intérêt aussi, car il se doit de ménager sa clientèle, qui appartient comme lui à tous les partis.

Il n'est point le guerrier des Thermopyles ; il est celui qui récite la *Prière sur l'Acropole* en songeant à la tasse de café qui le rafraîchira tout à l'heure.

4. Claude-Maurice Robert, « En l'honneur des cinquante ans des *Nourritures terrestres* : Reconnaissance à André Gide », *Afrique*, tome XXVII, n° 228, mars 1949, pp. 1-20.

« M. André Gide a eu le prix Nobel. Envers et contre tous ; envers et contre lui-même, qui n'a jamais quémandé les honneurs, qui a combattu ses propres intérêts. On va donc l'avouer "grand Français". Échec aux philistins. Échec aux pharisiens. »

Robert KEMP.

« On ne doit jamais écrire que de ce qu'on aime. »
Ernest RENAN.

Fils unique du juriconsulte Paul Gide, neveu de l'économiste Charles Gide, avec qui, avant sa célébrité, on le confondit souvent, André Gide est né, le 22 novembre 1869², « d'un père Uzétien et d'une mère Normande ». Il atteint donc, ce mois même, et presque à l'heure où j'écris,

2. C'est la date qu'il donne dans *Si le grain ne meurt...* Mais dans son *Journal*, il dit le 21.

sa 79^{ème} année : on vit longtemps lorsqu'on vit bien.

Les Cahiers d'André Walter, son premier ouvrage publié, datant de 1891 et son activité littéraire ne s'étant pas interrompue, il y a donc, en 1948, 57 ans que Gide est fidèle à l'écritoire. À l'occasion du 79^{ème} anniversaire du plus pur et du plus grand écrivain français vivant, à l'occasion aussi du cinquantenaire du plus célèbre de ses ouvrages, *Les Nourritures terrestres*, parues en 1897, il m'a paru obligatoire d'évoquer cette haute figure que, dès 1925, André Rouveyre nommait : « le Contemporain capital ».

Et si, à certains objecteurs, plus ou moins conscients ou de bonne foi, je paraissais trop laudatif, je me disculperais par l'argument de Gœthe, que je cite de mémoire : « Ce que l'on ne dit pas avec une partialité pleine d'amour ne vaut pas la peine d'être dit. » Et je rappelle que je m'acquiesce d'une dette de gratitude.

UN ESPRIT NON PRÉVENU

Pour le grand public (mieux vaudrait dire : « gros public ») qui lit pour se distraire ou se désennuyer, mais jamais pour s'élever, André Gide est ce qu'on nomme un auteur « difficile » ; les snobs diraient « abscons ». C'est d'abord qu'il méprise généralement l'anecdote et l'affabulation, n'ayant souci que des caractères et de la peinture du cœur. Enfin, sa constante étude fut toujours de se défendre d'être enrégimenté, de se laisser « engager » dans ce qu'il nomme quelque part « l'irritante question sociale ».

L'individualisme et la vie à l'écart, loin du tumulte du forum, qui nuit à l'équilibre serein de la pensée, constituent, pour André Gide, le climat vital de l'artiste. Cette réserve, qui le préserve des passions dissolvantes, n'exonère pas l'écrivain de ses tâches de citoyen, elle ne le détache pas de la communauté humaine ; en dehors des polémiques, mais non hors de la vie ; sa retraite n'est pas une rupture avec ses congénères, le *nolo* égoïste des stoïciens ataraxiques. Il veut suivre sa pente, mais la suivre « en montant », laquelle le porte au-dessus des querelles partisans. Il s'en explique dans son *Journal* :

Certes, je ne tiens pas à ce que la tour où je me réfugie soit d'ivoire ! Mais je ne vaudrais rien si j'en sors. Tour de verre, observatoire ou j'accueille tous les rayons, toutes les ondes, tour fragile où je me sens mal à l'abri ; ne veux point l'être, vulnérable de toutes parts ; confiant en dépit de tout, et les regards fixés vers l'Orient.

Et si Gide fut un temps séduit par le communisme (il s'en est dégagé des qu'on voulut l'enrôler et le faire écrire par ordre), c'est qu'il y était enclin par son esprit évangélique. Il croyait que le marxisme rachèterait les carences et les abdications (lui dit les trahisons) dont il accuse le chris-

tianisme, lequel, à son jugement, est responsable de l'avènement et des progrès du communisme. « *Le communisme n'aurait pas même sa raison d'être si le christianisme n'avait pas failli.* »

Et Gide ajoute : « Si le christianisme fait faillite, le Christ ne peut en être tenu responsable. » Pas le Christ, répète-t-il, mais le Clergé et les Églises, qui ont trahi sa doctrine de liberté et d'amour, en s'inféodant au pouvoir temporel, et qu'il rend responsables de l'athéisme moderne. « La religion est mauvaise, précise Gide, parce qu'en désarmant l'opprimé elle le livre à l'oppresseur. » D'où, dès 1901, son projet d'écrire un livre qu'il eût intitulé : *Le Christianisme contre le Christ*.

Esprit non prévenu, *irreligatus*, Gide est au-dessus des partis, des dogmes, des systèmes, des écoles, des mystiques, des églises. Et s'il s'avoue « sincèrement croyant », il affirme, par ailleurs, au spectacle des « fois » qui se combattent et s'entretuent : « L'athéisme peut seul pacifier le monde aujourd'hui. »

UN HUMANISTE CLASSIQUE

Plus que romancier, qu'il n'est guère, Gide est un essayiste et un esthéticien, un moraliste, un humaniste de la façon et de la classe de Michel de Montaigne qu'il a souvent commenté, de Jean-Jacques et de Goethe, « le plus intelligent des hommes ». Enfin, Gide écrit bien, beaucoup trop bien, pour être compris « à vue d'œil » par les lecteurs hâtifs de romans policiers et de magazines humoristiques.

Comme son ami Valéry, ses « charmes » sont plus secrets. Classique de formation et de goût, racinien fervent, sa pensée est subtile, ailée, profonde, « et certainement beaucoup plus vaste et synthétique que celle de Marcel Proust » (Léon Daudet *dixit*).

À la dilution, il préfère la concision ; à l'hyperbole, la litote. Pour l'entendre, il faut l'écouter, je veux dire lui prêter une attention lucide ; sa lecture exige entre son lecteur et lui une manière de connivence ; une collaboration tacite. Gide peut dire après Descartes : « Je n'ai rien écrit que pour ceux qui se donnent la peine de méditer avec moi. » Au terme d'*Amyntas*, ne dit-il pas lui-même : « Je relis aujourd'hui ces notes de voyage. Pour qui les publier ? Elles seront comme ces sécrétions résineuses qui ne consentent à livrer leur parfum qu'échauffées par la main qui les tient. » Disons de lui ce qu'il dit de La Fontaine : « On ne saurait rêver art plus discret... Il faut se prêter au jeu, sous peine de ne pas bien l'entendre. » D'où, pour certains lecteurs, ou distraits, ou épais, la déception d'une première lecture et la surprise charmée d'une lecture plus attentive. Gide lui-même nous l'a dit : « Je n'écris que pour être relu. »

L'ÉTRANGE DESTIN DES *NOURRITURES TERRESTRES*

C'est à ces qualités et à ces exigences qu'André Gide doit d'avoir attendu vingt ans la véritable Renommée, celle avec un grand R, qui sonne de l'olifant. Le cas des *Nourritures terrestres*, son septième livre par ordre de publication, est un exemple éloquent des caprices de la gloire. Selon les inventaires de leur premier éditeur, qui était le *Mercur de France*, il s'en vendit, en dix ans, de 1897 à 1908, cinq cents exemplaires seulement. « Elles rencontrèrent une incompréhension totale », a écrit Gide lui-même. Ce n'est qu'après la guerre, vers 1920, que l'œuvre de Gide, et singulièrement *Les Nourritures terrestres*, atteignirent le vrai public et la notoriété. « Cette longue attente, m'écrivait-il en 1944, trouve aujourd'hui sa récompense, beaucoup plus précieuse, à mon cœur, que le succès le plus bruyant. »

Rééditées pour la première fois en 1917, *Les Nourritures terrestres* n'ont plus cessé de l'être et elles sont actuellement traduites dans toutes les langues. Et l'on vit, en 1946, à l'Hôtel Drouot, un exemplaire broché de l'édition originale atteindre le prix invraisemblable de 139.000 francs.

Ainsi, cette œuvre âgée déjà d'un demi-siècle est aussi jeune aujourd'hui qu'au jour de sa naissance. Curieux destin d'un livre ! Mais aussi quel soufflet aux Aristarques patentés dont pas un — pas un — ne sut déceler dans ce dense petit livre l'œuvre essentielle de l'époque, laquelle devait survivre à des milliers de gros bouquins auxquels ces mêmes Aristarques prophétisaient l'éternité !

Et n'avons-nous pas le droit, aujourd'hui, de nous montrer cinglant pour les milieux intellectuels parisiens, qui se croient l'élite de la planète, et qui restèrent indifférents devant des œuvres de la classe de *Paludes*, d'*El Hadj*, du *Prométhée mal enchainé*, de *L'Immoraliste*, des *Nourritures terrestres* enfin, et d'*Amyntas* ? Quant aux Aristarques, qui s'estiment des limiers de la chose littéraire, les détecteurs de chef-d'œuvres, leur silence unanime jusque vers 1910 sur les livres précités, aujourd'hui universellement recherchés, indique sans équivoque que leur flair est soumis à de fâcheuses intermittences.

Que Gide, en dépit de tout, ait triomphé, sa gloire en est plus pure et son mérite plus grand, mais que MM. les Critiques cessent de croire qu'aucune œuvre de mérite n'échappe à leur sagacité. L'enseignement de cette épreuve, c'est qu'une œuvre digne de vivre parvient à s'imposer envers et malgré tout : il n'est que de savoir attendre.

Ennemi du bluff publicitaire, André Gide attendit. Sans amertume pour le public indifférent et les chers confrères distraits, il a continué son œuvre de lucidité et de ferveur.

Mais une question s'impose : Que fût devenue l'œuvre de Gide si, né

pauvre, il n'avait pu faire face aux frais de l'édition de ses premiers ouvrages, et jusqu'à son *seizième*, qui date de 1906, et s'appelle *Amyntas* ? La réponse est aisée : il n'y aurait pas aujourd'hui d'André Gide écrivain. Je le cite : « Durant de nombreuses années, non seulement ils ne m'ont rien rapporté (mes livres), mais, si je n'avais assumé les frais d'impression, je n'aurais pu trouver d'éditeur. » Or, si un livre de valeur peut attendre, encore faut-il qu'il soit connu de quelques-uns, lesquels seront ses « inventeurs » et les hérauts de sa gloire ; donc, qu'il soit publié.

Quant à l'appauvrissement que serait l'absence de Gide pour notre littérature, je pense que les moins « gidiens » de nos contemporains ne discutent pas là-dessus. Gide absent, c'est l'un de leurs plus rares joyaux, l'un de leurs « crus » les plus authentiques et les plus capiteux qui manqueraient aux lettres françaises ; l'un aussi de leur ferment le plus actif. Car, non seulement l'œuvre de Gide, toute son œuvre, critique et lyrique, est d'une valeur exceptionnelle de style et de pensée, mais son influence, à l'étranger comme en France, est sans analogie. En même temps que l'une des gloires de l'Intelligence française, Gide est un maître à penser — à sentir aussi — de la Culture universelle.

GIDE CONTRE BARRÈS

Ni Barrès. ni Claudel, ni Valéry, pas même Péguy peut-être, n'ont nourri autant d'âmes, fécondé autant de cerveaux, imprégné autant d'esprits que l'auteur des *Nourritures*. Pour ne parler que d'elles, qui dénombrera tous ceux que leur éthique a renouvelés, dont elle a bouleversé la théorie de l'univers en leur insufflant une énergie sereine, un optimisme résolu, une euphorie lucide, le goût de l'Action enfin et l'amour de la Vie, faute de quoi l'homme s'étière et baille en gémissant ?

André Maurois l'a dit : « Je connais beaucoup de jeunes gens et de jeunes filles de notre temps pour lesquels *Les Nourritures terrestres* sont le livre qui leur a, le premier, donné le goût de la vie. »

Tandis que Barrès, l'Adversaire n° 1, voué au culte du moi, des ruines et de ses morts, nous enseignait le repliement, « l'enracinement » dans le tuf du traditionnalisme, c'est-à-dire la stagnation, Gide commande de tout sacrifier à la vie, de tout préférer à soi-même, de sortir des polders de l'habitude, du labyrinthe de sa pensée, des torpeurs du passé, de sa famille, de sa ville, de sa chambre, de son cœur. Il incite à quitter le port pour la pleine mer et ses houles.

Gide précise : « J'en veux mortellement à toute thèse qui ne m'enseigne pas un emploi suffisant de ma force et de ma vertu. Je languis dans les contrées sans risque et reconnais les Hespérides d'abord en entendant rugir le Dragon. »

C'est la vie intense et dangereuse du dépaysement, voire l'acte gratuit, opposée à l'immobilisme et à l'égotisme barrésiens. Gide ajoute cette maxime que l'on jugerait cornélienne : « J'aime tout ce qui met l'homme en demeure d'être grand ou de périr. » Et il conclut : « Peut-être pourrait-on mesurer la valeur d'un homme au degré de dépaysement (physique et intellectuel) qu'il est capable de maîtriser. »

Quant à nous, Africains, fondateurs d'un empire que l'univers jalouse, avons-nous réfléchi que tous les conquérants, les pionniers, les argonautes, les missionnaires de tous les temps et de tous les pays, étaient des « Déracinés » ? Cette seule constatation, n'est-ce pas la condamnation de la doctrine de Barrès, « cet esprit à l'attache et qui tourne autour de sa niche », dit l'auteur des *Nourritures* ?

« FAMILLES, JE VOUS HAIS ! »

Le grief majeur et initial de Gide contre la famille et la morale traditionnelle, huguenote particulièrement, c'est qu'elles refusent à l'adolescent son droit imprescriptible à une vie autonome. C'est qu'elles imposent à cet être neuf le lit de Procuste de leurs préjugés et de leurs conventions en le réduisant à faire comme papa et maman, lesquels, dans tant de cas, se sont comportés si mal !

Pour appuyer sa thèse du droit de l'enfant à l'émancipation, André Gide se réfère à l'Histoire Naturelle, cette sûre éducatrice : le poussin pour éclore doit briser la coquille de l'œuf qui l'emprisonne, le fruit mûr se détache du tronc qui l'a nourri, la plante projette sa graine aussi loin qu'elle peut de sa souche — « ce qui germe à son ombre s'étiole ou se déforme ». Mais il fait ce *distinguo* que je crois sans réplique : « Il est bon de suivre sa pente, pourvu que ce soit en montant. »

Et voici les conseils qu'il donne à Nathanaël, le confident de sa pensée : « Assumer le plus possible d'humanité » — « Une existence pathétique plutôt que la tranquillité » — « L'humanité chérit ses langes ; mais elle ne pourra grandir qu'elle ne sache s'en délivrer. » — « Les chemins les mieux battus sont certes les plus sûrs, mais n'espère pas y faire lever beaucoup de gibier. » — « Ne cherche pas à remanger ce qu'ont digéré tes ancêtres. »

Il faut se détacher de sa famille et de son milieu. Et si le détachement doit être un arrachement, — arrachons-nous ! Tout vaut mieux que de croupir dans la routine et l'ankylose : « L'on n'avance qu'en repoussant derrière soi le passé ». — « L'enfant sevré n'est pas un ingrat s'il repousse le sein de sa mère. Ce n'est plus du lait qu'il lui faut. »

Et s'il arrive à Gide de nier la vie éternelle dans un Au-delà métaphysique, c'est parce que, à son jugement, cette croyance empêche l'homme

de donner toute sa mesure dans la vie d'Ici-bas, en endormant sa volonté, en l'incitant à l'acceptation, à la résignation, à l'observance momifiante d'une tradition : « La religion et la famille sont les deux pires ennemis du progrès. »

Haine aux mythes, à la fiction, aux entités, à la spéculation abstraite. Et il cite l'Évangile, si mal compris, si mal suivi et si souvent trahi par nos chrétiens moyens, qui sont le nombre et la loi : « Laissez les morts ensevelir leurs morts ! »

JUSQU'AU BOUT !

En 1911, Paul Valéry écrivait à André Gide, auquel il allait dédier le poème de *La Jeune Parque* : « Ce qui m'a frappé le plus au monde, c'est que personne n'allait jusqu'au bout. » C'est la paraphrase de l'hexamètre de Boileau :

Rarement un esprit ose être ce qu'il est.

Dans *Si le Grain ne meurt*, comme dans *Corydon*, comme dans son adhésion au marxisme, André Gide s'est distingué de ce « personne » qui est tout le monde, « qui n'ose être ce qu'il est », en allant « jusqu'au bout », — à cause des conséquences. N'est-ce pas Montherlant qui me disait un jour que j'osais l'engager à aller jusqu'au bout : « — Non, car ma vie, après, ne serait plus possible ». Où le bestiaire recule, louvoie, puis se « défile », pour user d'un mot qui lui est familier, André Gide fait face et tient tête à la bête qu'est l'opinion publique. Non par cynisme, non par bravade et pour se singulariser, comme d'aucuns, qui le jugent à leur aune, ont pu l'en accuser, mais par probité intellectuelle et obligation morale, par dégoût de porter un masque.

À l'écrivain anglais Edmund Gosse, qui lui avait demandé pourquoi il avait écrit et publié *Si le Grain ne meurt*, André Gide fit cette réponse :

J'ai le mensonge en horreur. Je ne puis prendre mon parti de ce camouflage conventionnel qui travestit systématiquement l'œuvre de X..., de Y... et de tant d'autres. J'ai écrit ce livre pour « créer un précédent », donner un exemple de franchise, éclairer quelques-uns, en rassurer d'autres, forcer l'opinion de tenir compte de ce que l'on ignore ou que l'on affecte d'ignorer au grand dam de la psychologie, de la morale, de l'art... et de la société.

J'ai écrit ce livre, parce que je préfère être haï, qu'aimé pour ce que je ne suis pas. [Je souligne].

Lorsqu'on sait ce que cette franchise lui valut de crachats, de la part des batraciens des Lettres et des sépulcres blanchis, il est permis de parler d'héroïsme moral et l'on excuse les tricheurs et les pleutres qui, à ce mâle courage, préférèrent le « camouflage ».

On les excuse, mais on les méprise.

L'HOMME LIBRE DANS UN MONDE LIBRE

Gide veut tout expérimenter, tout oser, tout tenter. Toute notion apprise par un intermédiaire lui est suspecte *a priori*. Enfin, Gide veut l'homme libre, libre dans un monde libre. Honte et haine aux conventions, aux traditions, à la mode, à la routine, aux préjugés, au snobisme, aux dogmes mêmes et aux convenances qui déforment la personnalité, au nom desquels on opprime, on persécute, on tue ! Honte et haine à tout ce qui diminue l'homme, l'assombrit, le contrefait, émascule les cerveaux, effémine les âmes, abolit les caractères, angoisse les consciences, annihile la force et la joie, et, finalement, fait de l'homme une caricature d'homme, un homoncule et un cocâtre, qui invective contre la vie et blasphème contre le Ciel !

Et c'est sans doute ici que Gide est pernicieux pour les collectivités, les églises, les partis et autres esclavagistes : il apprend à son disciple à penser avec sa tête, à ne pas dire *fiat* au nombre et à la force, ni *amen* au tyran. Et si Gide veut l'homme fort, s'il le veut libre et joyeux, c'est qu'il veut la vie belle et qu'il croit au bonheur.

N'allons pas en conclure que Gide est un sophiste. Au contraire, Gide est lucide, impitoyablement. Il voit le monde ce qu'il est : absurde, mais par l'absurdité des hommes. Que l'homme cesse d'être absurde, et le monde deviendra ce qu'il peut devenir : lieu d'harmonies et de délices.

L'homme est libre. Il dépend de lui que la vie soit plus belle, que son eau soit du vin, que l'horizon soit bleu. N'accusons pas la vie et n'accusons pas Dieu, ni la Fatalité, ce vieux bouc émissaire de tous les cataclysmes : l'homme seul est responsable des maux dont il se plaint.

Mais Gide est optimiste, et c'est un témoignage de son respect pour l'homme auquel il fait confiance. Gide refuse de croire que l'homme « qui peut beaucoup plus qu'il ne croit » ne consente pas, enfin, à vouloir mériter d'être libre et heureux. L'homme surmontera l'homme. L'homme rendra actuelles ses vertus potentielles. L'homme voudra ce qu'il peut. Telle est la foi d'André Gide qui, penché sur l'Avenir, et malgré la nuit obscure qui encrasse l'horizon, se refuse au désespoir et nous défend d'y céder. Écoutez :

Ce n'est pas seulement le monde qu'il s'agit de changer ; mais l'homme. D'où surgira-t-il, cet homme neuf ? Non du dehors. Camarade, sache le découvrir en toi-même, et comme du minerai l'on extrait un pur métal sans scories, exige-le de toi, cet homme attendu. Obtiens-le de toi. Ose devenir qui tu es. Ne te tiens pas quitte à bon compte. Il y a d'admirables possibilités dans chaque être. Persuade-toi de ta force et de ta jeunesse. Sache te redire sans cesse : « Il ne tient qu'à moi. » (*Nouvelles Nourritures*).

Et encore :

Ce qui a été, m'importe moins que ce qui est ; ce qui est, moins que ce qui peut être et qui sera. Je confonds possible et futur. Je crois que tout le possible s'efforce vers l'être ; que tout ce qui peut être sera, si l'homme y aide.
 SIL'HOMME Y AIDE.

UN NOUVEAU DÉCALOGUE

En 1927, en manière d'hommage pour l'insurrection libératrice qu'il avait facilitée en moi, j'adressai à André Gide un poème effusif dont j'ai fait la dédicace de mes *Chants du Centaure*. En voici trois quatrains :

*Alors que j'errais, solitaire,
 Dans un univers désolé,
 Maître, vous m'avez révélé
 Le beau visage de la Terre.*

*Maître, pour être ivre de vivre
 Quand j'étais ivre de dégoût,
 Il m'a suffi de lire un livre
 Et que ce livre fût de Vous.*

*Et si je dis que je vous aime,
 Et le clame avec tant de foi,
 C'est que vous rencontrer, pour moi,
 Ce fut comme un second baptême.*

Un nouveau baptême, un nouveau décalogue... Je ne sais, aujourd'hui encore, mieux exprimer que par ces mots le renouvellement en profondeur, mental et moral, que la lecture des œuvres d'André Gide, et particulièrement des *Nourritures terrestres*, cet Évangile de la Joie, opéra en moi-même. Roger Martin du Gard a dit des *Nourritures* : « C'est un livre qui brûle les mains pendant qu'on le lit. » Pas que les mains, le sang ! Et à ce feu, que de fois je me suis réchauffé !

C'est par ce livre, « manuel d'évasion », hymne corybantique à la Vie et à l'Afrique, que Gide acquit sur moi (et une multitude d'autres) cette influence irrésistible que je ne puis comparer qu'à mon envoûtement par le Sud. C'est le même sortilège. De même que je ne peux pas ne pas avoir vécu au Désert, de même je ne peux pas ne pas avoir lu André Gide.

Parachevant l'œuvre du Soleil, *Les Nourritures terrestres* m'ont délié de mes fantômes et de ma peur des croquemitaines. Par ce livre, j'ai appris à oser, — à oser oser...

Gide a ouvert mes yeux à la beauté du monde — « la prismatique beauté de la vie » — « l'amoureuse beauté de la terre ». Il m'a ouvert les portes du Jardin des Hespérides, dont la crainte du Dragon me tenait éloigné. Et savez-vous ce que j'appris ? Qu'il n'y avait pas de dragon, mais

seulement des fruits d'or « pour désaltérer toutes les fièvres » !

Découverte aussi capitale, je le répète, que celle des Oasis car elle m'a convaincu qu'il n'est, le plus souvent, que des Tantales volontaires, et que tous les chevaux de frise qu'on trouve interposés entre la joie et soi, c'est nous qui les créons : notre absence de hardiesse, d'industrie, de courage.

ANDRÉ GIDE, ÉVEILLEUR DE PERSONNALITÉ

Entendons-nous. Ce que Gide a fait de moi, je l'étais, car on naît ce qu'on est. Je l'étais, mais en puissance. Lui-même l'a dit : « L'influence ne crée rien, elle éveille. » J'ajoute : elle affirme, elle confirme. Elle est un réactif, un révélateur, un incitatif, un adjuvant. Comme l'ironie socratique, elle accouche l'esprit et la personnalité. Elle actualise, elle explicite ce qui n'est que virtuel ; elle donne le branle et l'impulsion ; aide la germination et la manifestation de l'être unique qui vit en nous ; facilite la prise de conscience de notre unicité.

Gide m'a révélé à moi-même. Il m'a aidé à devenir ce que j'étais — à oser l'être. Ce faune, ce bacchant, ce centaure, qu'il m'arrive de sentir cacoler en moi ; « ce quelque chose d'inapaisé et d'inapaisable », dont parle Zarathoustra, ils étaient dans mon sang, mais captifs, peureux, chargés de chaînes, disons le mot qui s'impose : refoulés.

L'influence du maître sur son disciple, l'homme du Sud que je suis la compare au processus d'un forage artésien dans les oasis sahariennes. Pareil au puisatier, qui fonce et troue le toit de la Mer Inférieure où l'eau vive est captive — et le geyser jaillit en gerbes d'étincelles... ainsi le maître à penser, prospecteur de l'intellect, libère l'esprit de son disciple en le désempêtrant des liens qui l'entraient.

Gide a brisé les liens qui m'enchaînaient au roc où vocifère Ajax, où gémit Prométhée. Il m'a démontré ce que, sans m'avoir convaincu, m'avait enseigné Platon : « Dieu n'est pas responsable de nos maux. » Pas Dieu, oh non, mais l'homme ; pas Dieu, mais les faux-monnayeurs qui falsifient Sa Parole ! Ceux qui, non satisfaits de restituer à César ce qui lui appartient, s'inféodent à Cesar et se font ses comparses !

Un grave événement pour qui vient d'où je viens, d'un milieu janséniste, qui fait du plaisir un vice et de la joie un péché. Je peux dire d'André Gide, par rapport à moi-même, ce qu'il a dit de Nietzsche par rapport à lui-même : « Je l'attendais avant de le connaître, de le connaître fût-ce de nom. »

« Combien ont fait dater de la lecture d'un livre une ère nouvelle dans leur vie », dit l'auteur de *Walden*, l'émersonien Henry-David Thoreau, qu'André Gide eut longtemps l'intention de traduire. *Les Nourritures terrestres* furent ce livre pour moi : comme celle du Sud, avec laquelle elle

coïncide, leur découverte marque une « époque » de ma vie. Et que mon cas ne soit pas une exception, voici, pour le prouver, le témoignage de Mauriac. Parlant de Gide, l'auteur du *Fleuve de Feu* a dit : « Il nous a servi à tous pour nous connaître nous-mêmes. On a l'impression que son œuvre a été pour notre génération une sorte de repère qui a permis à chacun de se situer. » Cette affirmation est d'autant plus probante que François Mauriac et Gide, c'est ce dernier qui l'atteste, « n'adorent pas le même Dieu ».

Mais n'est-ce pas Robert Kemp, qui écrivait récemment, à propos de l'attribution du Prix Nobel à l'auteur de *Thésée* : « *Les Nourritures terrestres* ont secoué nos adolescences » ? Influence confirmée par Rilke, Edmond Jaloux, Alain-Fournier, Roger Martin du Gard, et tant d'autres, qui tous ne l'avouent pas. Je pense à Montherlant — qui n'aime pas André Gide — et dont certains chapitres des *Fontaines du Désir* sont comme une paraphrase des *Nourritures terrestres*.

LE DEVOIR D'ÊTRE HEUREUX

André Gide a bouleversé ma conception du monde et mon sens de la vie : tel Jésus à Cana, il a changé mon eau en vin. Il a transubstantié en allégresse ma détresse, mes lamentos en hosannahs et mes thrènes en péans. Il m'a guéri de mes langueurs et de mes rancœurs romantiques, de mes anxiétés et de mes transes pascaliennes. J'étais élégiaque, il m'a rendu dionysiaque. Il m'a appris que mon royaume, *sans offenser Dieu et sans nuire à quiconque*, pouvait être de ce monde, devait l'être, car le bonheur est un bien, non un mal ; un dû et un droit : il suffit d'en être digne et de le mériter. Et il m'a inculqué la volonté d'être heureux, et l'art d'y parvenir.

Il m'a depuis longtemps paru que la joie était plus rare, plus difficile et plus belle que la tristesse. Et quand j'eus fait cette découverte, la plus importante sans doute qui se puisse faire durant cette vie, la joie devient pour moi une obligation morale. Il me parut que le meilleur et plus sûr moyen de répandre autour de moi le bonheur était d'en donner soi-même l'image, et je résolus d'être heureux. J'assumai mon bonheur comme une vocation.

Être heureux maintenant, *hic et nunc*, aujourd'hui, « dès ici-bas ». Demain, je serai mort si ce n'est pas ce soir. C'est pendant qu'on vit qu'il faut vivre, c'est quand on a soif qu'il faut boire. *Carpe diem ! Carpe horam !* « L'heure qui passe est bien passée. »

Telle est la leçon de l'Auteur des *Nourritures terrestres*.

C'est clairement dire qu'André Gide, optimiste conséquent, apôtre de la joie, qui professe que « la vie peut être plus belle que ne la consentent les hommes », dont l'œuvre a la vertu de vitamines lyriques, se situe aux

antipodes des doloristes sadiques dont la doctrine de néant nous évire [sic] et nous émoelle, et qui font de la terre une vallée de larmes et un exil.

Enfin, rien, dans toute l'œuvre de Gide, de la décomposition verdâtre et des sanies purulentes qui nous suffoquent chez Marcel Proust. Marcel Proust nous asphyxie et nous accable ; André Gide nous allègre [sic], nous tonifie, nous virilise.

De même que son style, dense et limpide — adamantin — le plus classique de France, est aux antipodes des redondances et des prolixités de celui de l'auteur de *Sodome et Gomorrhe*, des ritournelles psalmodiques de Péguy, et aussi du chaos apocalyptique de Claudel, de même son œuvre — toute son œuvre — magnifie la santé, la beauté et la joie³. Ah ! que nous voici loin des existentialistes aux miasmes léthifères !

UN BONHEUR ACTIF ET LUCIDE

Mais la joie que nous propose André Gide, je le répète, n'est pas celle des jouisseurs et des mauvais garçons, chers à Carco et à Colette, des repus et des veules, joufflus et ventrus, ruminants verticaux, qui la recherchent dans le stupre et dans le ribouldingue, un bonheur qui s'obtient dans la facilité, l'abandon au torrent et au marécage de la vie. Pour user d'une métaphore qui dit bien ma pensée, c'est un bonheur sur mesure et non de confection ; un bonheur qu'on n'attend pas d'autrui, ni du hasard, pas même du Ciel, mais de soi-même, de soi seul. Et qui permet de dire un jour, avec André Malraux : « Je suis devenu un homme sans le secours des dieux. »

Le bonheur existe, Gide l'affirme ; il est licite, il le proclame. Mais ce bonheur est une victoire — et d'abord sur soi-même — une conquête, une récompense. « Derrière toutes les portes fermées, Dieu se tient. » Mais ces portes ouvre-les ; et si elles résistent, défoncez-les ! *Rien pour rien.*

Et lorsque Gide fait dire à l'Éternel : « L'homme peut beaucoup plus qu'il ne croit... c'est pour lui marquer mon estime que je le laisse se débrouiller. » Niera-t-on qu'il mérite le titre de professeur de volonté, d'instituteur d'énergie ?

Me trompé-je, dites, lorsque j'ai dit que le bonheur selon l'éthique des *Nourritures*, dont la possession exige une telle ardeur à vivre et la collaboration de toutes nos facultés, n'a absolument rien de commun avec les « plaisirs assis » que conseille Épicure ; qu'il est celui d'un homme fort à

3. Parlant du style sans alliage d'A. Gide, Robert Kemp nomme ce dernier : « L'ascète du vocabulaire, au milieu des débauchés ». À l'exception sans doute de ses toutes premières œuvres, contaminées par le style symbolard... dont vite il se purifia, en devenant lui-même.

l'usage des hommes forts, qui ne refusent pas la lutte que sa conquête nécessite ?

Dès 1910, André Gide disait à Barrès : « Barrès ! Barrès ! Que ne comprenez-vous que ce dont nous avons besoin, ce n'est pas de confort (et j'entends : du confort de l'esprit), c'est d'héroïsme. » Et vingt-huit ans plus tard, en 1938, il précisera dans son *Journal* : « De nouveaux titres de noblesse, de nouvelles formes de sainteté, de dévouement, d'héroïsme, voilà ce dont nous avons besoin. »

Reconnaissons-le, cet hédonisme gidien est plus près du lacedémonisme que du sybaritisme.

Et cette philosophie faite d'optimisme raisonné, contrôlé, éprouvé ; qui veut les hommes heureux afin qu'ils aiment la vie, cette vie qu'il nous faut vivre sans gémir ni faiblir, cette philosophie me paraît bien, dans l'état actuel de notre littérature et de notre patrie, la plus précieuse vertu, je veux dire la plus utile, celle qui fait d'André Gide, selon le mot de Robert Kemp, « un puissant résumé d'humanité supérieure », le « contemporain capital », et rend son œuvre unique, inimitable — *irremplaçable*.

L'IMMORALISTE

Oh ! il est hérétique ! oh ! il nous paganise ! Il est luciférien ! Il émane de son œuvre une musique de perdition. Il sent le soufre. Et au beau temps de Torquemada, son œuvre, sinon lui-même, aurait sans doute connu les honneurs du bûcher... auquel certains bien-pensants de 1911 l'ont d'ailleurs voué en esprit, en désir et en paroles. Qu'il ait dépendu d'eux, et le Prix Nobel 1948, honneur de son pays, aurait connu l'horreur des cachots républicains !

« Vous êtes très terrible », écrivait Jacques Rivière, le timide et timoré beau-frère d'Alain-Fournier, à l'auteur de *L'Immoraliste*. Et lui-même n'a-t-il pas dit : « Inquiéter, tel est mon rôle » ? Inquiéter pour faire penser, faire penser pour faire douter, faire douter pour affranchir. De quoi ? De nos idées toutes faites et de nos « fois » ataviques, c'est-à-dire imposées — « des confortables idées fausses ! »

Camarade, ne crois à rien, n'accepte rien sans preuves. N'a jamais rien prouvé le sang des martyrs. Il n'est pas de religion si folle qui n'ait eu les siens et qui n'ait suscité des convictions ardentes. C'est au nom de la foi que l'on meurt ; et c'est au nom de la foi que l'on tue. L'appétit de savoir naît du doute. Cesse de croire et instruis-toi. L'on ne cherche jamais d'imposer qu'à défaut de preuves. Ne t'en laisse pas accroire. Ne te laisse pas imposer. (*Les Nouvelles Nourritures*).

Tonique pour les forts, l'œuvre de Gide — nietzschéisme mitigé — peut être nocive aux faibles. Elle ne convient qu'aux âmes adultes. Elle n'est pas, comme celle de son ex-ami, le dramaturge Henri Ghéon, desti-

née aux patronages. L'homme le moins fait pour le comprendre, l'hypochondre Lucien Dubech, partisan de l'*Action Française*, où Gide était honni, a écrit à ce propos : « Il n'y a contre lui qu'une défense possible, l'aborder avec un esprit armé et un cœur solide. » C'est assez bien dit. Pour les autres, les foies blancs, dirait Lawrence, les cocâtres, les flasques et autres aglobuliques et avitaminés, « eunuques de naissance », dit l'Écriture, qui craindraient, à son contact, de se corrompre, qu'ils s'abonnent à *Fillettes* et aux *Veillées des Chaumières*, — Gide n'écrit pas pour eux !

L'OPTIMISME CONSÉQUENT

En dépit de son satanisme, André Gide ne saurait être assimilé à Méphisto, l'esprit qui nie et qui dévaste. À l'inverse de lui, Gide ne croit pas « que tout ce qui existe est digne d'être détruit ». Optimiste, mais lucide, il sait que tout n'est pas bien, mais il nie que tout soit mal. Exalter le bien, s'en réjouir, vouloir changer le mal en bien, voilà le fond de son œuvre.

Ni misanthrope, ni pessimiste, ni sophiste, bien moins athée.

André Gide croit en Dieu (malgré l'Église) ; il croit en l'Homme (malgré les hommes) ; il croit à l'avenir (malgré le présent). Et c'est cette foi imperturbable dans les destinées de l'Humanité, à l'heure où tout paraît sombrer dans le cloaque et le chaos, qui doit nous rendre attentifs aux enseignements de son œuvre.

Sans intention didactique, n'ayant jamais visé qu'à l'Art — lequel ne doit rien prouver, ne cesse-t-il de répéter — chacun de ses livres est un acte de foi dans la vie et dans l'homme. Et si *Les Nourritures terrestres*, psaume de l'Adolescence, célébraient déjà, dans un rythme enivré, sa confiance dans les possibilités humaines, *Les Nouvelles Nourritures*, avec l'autorité d'une expérience de trente-huit ans, la confirme et la renforce.

Comme *Les Nourritures terrestres*, écrites à vingt-huit ans, *Les Nouvelles Nourritures* sont un cantique à la Vie, une invitation à la Joie. Gide ne renie rien de sa lyrique adolescence. Et, s'il regrette quelque chose, c'est de s'être laissé attrister quelquefois : « Je me repens d'avoir assombri ma jeunesse, d'avoir préféré l'imagination au réel, de m'être détourné de la vie. » Et, s'adressant à son jeune lecteur, il l'exhorte et l'objurgue : « Vers l'avenir, élance-toi. La poésie, cesse de la transférer dans le rêve ; sache la voir dans la réalité. Et si elle n'y est pas encore, mets-l'y ! » — « Tes dents sont là pour mordre et pour mâcher, et c'est dans la réalité que tu dois trouver ta nourriture. »

Et ceci, où passe un souffle de tribun populaire, unique dans l'œuvre de Gide : « Relevez-vous donc, fronts courbés ! Regards inclinés sur les

tombes, relevez-vous ! Levez-vous, non vers le ciel creux, mais vers l'horizon de la terre. » — « Sache obtenir de toi ce qui rend ta plainte inutile. Travaille et lutte et n'accepte de mal rien de ce que tu pourrais changer. Sache te répéter sans cesse : il ne tient qu'à moi. N'accepte pas. Du jour où tu commenceras à comprendre que le responsable de presque tous les maux de la vie, ce n'est pas Dieu, ce sont les hommes, tu ne prendras plus ton parti de ces maux. »

Oui, décidément oui, les négriers de tout poil et de toute caste, ont raison de penser que Gide n'est pas des leurs !

Et *Les Nouvelles Nourritures*, d'où j'extrais ces citations, furent écrites en 1935, en pleine période anarchique, et Gide, toujours lucide, savait à quoi s'en tenir quant aux conséquences de nos errements officiels. N'est-ce pas dès 1932 qu'il écrivait dans son *Journal* : « La catastrophe me paraît à peu près inévitable » ? Quand même, là encore, penché sur le gouffre, il module un chant d'espérance :

... La plupart de nos maux n'ont rien de fatal, de nécessaire, et ne sont dûs qu'à nous... Rien ne m'empêchera de croire que l'humanité pourrait être plus vigoureuse, plus saine, partant plus joyeuse ; et que nous sommes responsables d'à peu près tous les maux dont nous souffrons.

Certes, tout peut être détruit, et aujourd'hui plus vite qu'hier. Et l'homme l'aura voulu. Mais tout pourra renaître — *si l'homme y aide*. Gide ne consent jamais que tout soit consommé.

Ressassons cette vérité : le mérite d'André Gide, ce qui fait de lui un constructeur et un exaltateur, un Amphion et un Démiurge, parmi tant de Méphistos négateurs et destructeurs, c'est qu'il n'aura jamais cessé d'être un croyant des futurités humaines — de croire en l'Homme et au progrès de l'Homme, « la seule chose qui importe », dit Ernest Renan.

ANDRÉ GIDE L'AFRICAIN

Une autre raison, pour moi, d'admirer Gide et de l'aimer, c'est son œuvre africaine.

Me répétant les strophes du prélude d'*Amyntas*, mon opinion s'affermirait que le poète de ce livre et des *Nourritures terrestres*, de *L'Immoraliste*, de *El Hadj*, de *Si le Grain ne meurt*, du *Voyage au Congo*, et du *Retour du Tchad*, est l'écrivain qui a le mieux senti ce qu'il y a ici d'unique, et l'a le mieux fait sentir.

Ses petites phrases de rien du tout, ses vocatifs extasiés, ses exclamations enivrées... autant de dards et de stylets qui transpercent mon cœur et vibrent dans mes moelles.

Et il s'en trouve pour qualifier André Gide de frigide !

Froid, l'Auteur des *Nourritures* ? Un brasier incandescent, voilà ce qu'il est pour moi ! Ses livres me procurent ce que Goethe nomme: *das*

Schaudern, le tremblement. Sa lecture me brûle et jette dans les transes. Seul Racine — l'unique Racine — m'aura ému comme il m'émeut. Et Nietzsche.

Certes, d'autres, avant lui, m'avaient tenu les mêmes propos. Mais aucun sur ce *ton*, mais nul avec cette voix et cet accent *inouï* encore (au sens strict du mot). Pascal a raison : « Parmi les joueurs de paume qui se servent des mêmes balles, certains les placent mieux. »

Fallait-il donc ce pur artiste pour parler avec cette justesse de l'Afrique « qui nie l'Art » ; pour l'exprimer dans sa beauté et dans sa vérité ? Car, je le répète, si imprévu que cela paraisse, c'est dans *Amyntas* et *Les Nourritures terrestres* qu'il faudra rechercher la plus sûre contribution à la connaissance du Sud. En style d'impressionniste, Gide nous en apprend davantage sur l'ambiance africaine que tous les manuels érudits des ethnographes, géographes, démographes et autres polygraphes !

L'Afrique, pour André Gide, fut l'Éden retrouvé. Et *Les Nourritures terrestres* sont le psaume jubilatoire, l'hosanna d'action de grâces, que lui inspira ce paradis reconquis.

C'est que l'Afrique, encore plus peut-être qu'Isabelle Eherhardt, André Gide l'a *subie*. Il ne l'a pas seulement admirée, observée, contemplée, il en a subi jusqu'au vertige et jusqu'en ses racines, les prestiges et les sortilèges. Il s'est laissé imbiber par son soleil, par sa lumière. Et cet abandon aux *circumfusa* et aux démons locaux, cette possession de lui-même par la Grande Enchanteresse, supérieure par ses philtres et ses incantations, à toutes les magiciennes, fut sa rénovation, sa salvation, sa résurrection intellectuelle et physique. Ce que lui-même nomma « une palingénésie merveilleuse ».

Tout ce que, après lui, je devais connaître à mon tour.

Et c'est sans doute pourquoi l'œuvre africaine d'André Gide me bouleverse tellement : en me confiant son aventure, c'est la mienne qu'il me raconte.

Et si, aimant l'Afrique comme il l'aime, André Gide — comme Fromentin — a pu néanmoins vivre ailleurs, ce que, personnellement, je ne saurais plus faire ; ce que n'aurait su faire Isabelle Eberhardt, il y revint vingt fois peut-être.

Alors que Barrès, obsédé par ses morts, n'eut jamais la curiosité de venir jusqu'à Alger, dès 1904, André Gide notait déjà : « *Et depuis tant d'années, chaque année, je me promets de ne plus revenir...* »

Alger, Blida, Bou-Saâda, El Kantara, Touggourt, Tunis, l'auront vu combien de fois ? Et le Maroc !

N'a-t-il pas mérité le titre d'Africain ?

LE JEUNE HOMME SELON GIDE

De bonnes âmes pharisiennes, porteuses d'ceillères et de cagoules, accusent Gide — comme Socrate — de corrompre la jeunesse. Accusation que m'objecta la Censure officielle, lorsque, en 1942, à Oran, je voulus faire une conférence sur « André Gide ou l'optimisme ». J'essaierai donc, en manière de conclusion, et pour confondre nos Tartuffes, d'imaginer ce que serait un jeune Français, élevé dans les principes de l'Auteur des *Nourritures terrestres*.

Le jeune homme selon Gide ne sera pas l'homme-statue imaginé par Condillac dans son traité des *Sensations*. Il sera tout vibrant et palpitant de vie. Pas Endymion, l'éternel endormi ; Ariel, aux bondissements ailés.

Dans son âme et son corps, il sera vif et sain. Musclé, mais cultivé ; fort, mais sensible ; ardent, mais délicat, le jeune homme selon Gide, sera loyal et probe. Il aura de l'ambition et il aimera la gloire, car il sera volontaire et le contraire d'un fataliste, mais il méprisera l'arriviste et vomira le resquilleur.

Comme son maître et modèle, il repoussera tout avantage et reniera tout honneur qu'il pourrait obtenir au détriment d'autrui, ou de son indépendance.

Le jeune homme selon Gide aura le goût de l'Action, même gratuite ; l'amour du risque et de l'aventure, qu'il saura concilier avec la méditation. Il ne blaguera pas les choses graves, mais il ne prendra pas des vessies pour des étoiles.

Il saura se compromettre pour une cause qu'il jugera belle, car il aura cette passion que Pascal après Platon nomme le dieu intérieur : l'*Enthousiasme*.

Les ennemis de Maurras — et Gide était du nombre — traitaient ses disciples effervescents d'« énergumènes ». Le jeune homme selon Gide échappera à ce reproche. Il sera au milieu — « à l'extrême milieu » — comme son Maître : entre Apollon et Dionysos.

Ni spadassin, ni muscadin ; ni matamore ni poule mouillée ; pas « zazou » surtout, ce qui est, m'assure-t-on, le snobisme du jour. Au milieu : là où réside l'équilibre, la mesure — l'harmonie.

Il aimera les beaux livres, les beaux tableaux, la belle musique, par quoi l'homme se rédime de ses férociétés et de ses turpitudes, mais surtout la nature dans ses nombreux visages et ses métamorphoses : l'Isis toujours nouvelle et toujours mystérieuse, reflet vivant de Dieu, dont les harmonies visuelles, auditives, olfactives, surpassent toutes les harmonies que pourra créer l'homme.

Le jeune homme selon Gide sera hardi et optimiste. Il aimera la joie

qui rend l'effort aisé, accroît la force et le courage, et qui nous rend meilleur. Et il aimera l'amour, l'amour qui nous grandit, nous transfigure, nous multiplie et nous défie presque.

Plus on est *sain* moins on est *saint*. Le jeune homme selon Gide aimera la volupté, car « toute la nature enseigne que l'homme est né pour le bonheur ». Un jeune poète tué en 1914 nous a laissé ce vers :

Pour un hymne à Vénus, je donnerais Vénus.

Le jeune homme selon Gide prendra d'abord Vénus et fera l'hymne ensuite ! Car comment la chanter sans l'avoir possédée ?

Le jeune homme selon Gide ne coupera pas les cheveux en quatre ; il ne sera pas ce César qui empalait des mouches ! En lui, pas de vague à l'âme et pas de nostalgie ! Il vivra dans l'instant que sa ferveur magnifiera, et non dans le passé, l'avenir et les nuées. Il sera ivre-fou, quelquefois, par accès ; mais non d'ennui, non de spleen, comme René et Byron, Jules Laforgue et Baudelaire,

ivre-fou du plaisir émerveillé de vivre !

Oh ! il tombera peut-être dans sa course enivrée. Mais il se relèvera ! Et, comme Antée, plus fort d'avoir touché la terre.

Le jeune homme selon Gide connaîtra l'aphorisme de notre fabuliste :

La crainte ni la peur ne change le destin.

Et il saura que du chaos jaillissent les étoiles nouvelles et aussi que des charniers naissent les abeilles d'Aristée.

Conscient de sa force et sûr de son courage, sans vainement lamenter sur les ruines de Carthage et de Jérusalem, ne comptant que sur soi pour sortir du pétrin, il relèvera les tours et les dômes effondrés.

Enfin, le jeune homme selon Gide ne sera pas l'automate que certains hommes ambitionnent de vouloir faire de l'Homme. Créé par Dieu à son image, il sera autocéphale au lieu d'être un robot !

Et chaque heure de chaque jour — qu'il trouvera toujours trop court — malgré les hommes, malgré le sort, il exhalera vers le Ciel, désencombré des épouvantes métaphysiques des églises, cette action de grâces extasiée : « Que la Terre est belle, mon Dieu ! »

Et plus tard, beaucoup plus tard, — car on vit vieux lorsqu'on vit bien, — toujours ardent de cœur et juvénile d'esprit, adolescent chauve ou cheunu, il mourra consentant, sans cris et sans remords — comme le fruit tombe de l'arbre et le soleil dans l'Océan — « en rendant à Dieu une âme reconnaissante et ravie ».

Dites, ce jeune homme selon Gide, façonné par le génie de l'Auteur

des *Nourritures*, ne vous paraît-il pas très digne d'être Français, voire citoyen du monde ?

Quant aux autres, qui suivent leur pente en descendant, les buveurs d'eau ou de cocktail, « les ennuques de naissance », ou bien les amateurs de paradis artificiels, pour qui ce grand cru de France qu'est l'œuvre de mon Maître serait un élixir ou trop fort ou trop pur, André Gide leur a donné ce conseil de prudence : « *Que celui qui ne peut apprivoiser la foudre, la craigne.* »

Et qu'il joue au zazou !

In Deserto, 1948.

P.-S. — André Gide, « *le plus grand écrivain français vivant* » (Réferendum de *Combat*), n'appartient pas à l'Académie française et n'est pas titulaire de la Légion d'honneur. On pense à la remarque de Baude-laire : « Les nations n'ont de grands hommes que malgré elles. » On m'a dit que l'auteur du *Voyage au Congo* avait refusé l'un et l'autre, le ruban rouge et le fauteuil académique. Je n'ai pas vérifié. Mais ces honneurs et ces dignités s'obtenant trop souvent par le sacrifice de la dignité et de l'honneur, si elle n'est pas vraie, cette information est vraisemblable : André Gide préférant la dignité aux dignités et l'honneur aux honneurs.

5. Jean Pomier, « À propos d'un article de Claude-Maurice Robert », *Afrique*, tome XXVII, n° 229, avril-mai 1949, pp. 00-0.

Quelques amis m'ont exprimé leur étonnement de voir faire place dans cette revue à un dithyrambe aussi chaleureux que celui de Claude-Maurice Robert en l'honneur d'André Gide.

« Vous vous mettez en contradiction avec vous-même, me dit l'un d'eux, puisqu'enfin soit sous votre signature, soit surtout sous celle de Robert Randau, ont paru à diverses reprises dans *Afrique* des textes fort éloignés de toute gidolâtrie. »

Il n'y a, mes amis, nulle contradiction (et même pas par inadvertance) entre des positions antérieurement affirmées par l'un de nous, et celles aujourd'hui avancées par un autre de nos confrères. Lorsque j'ai accueilli en effet l'étude de Claude-Maurice Robert, je n'avais pas oublié qu'un Randau ou qu'un Marcello-Fabri avaient exprimé sans vain camouflage des appréciations touchant André Gide fort éloignées d'une admiration sans réserve. Mais je n'avais pas oublié aussi que cette revue est *l'organe commun d'opinions individuelles*, et qu'elle tient à honneur de pratiquer la liberté avant toute chose.

Au surplus, il n'est pas exact de dire — comme l'un de nous, l'autre jour, — que nous sommes ici des contempteurs systématiques d'André Gide. Un Robert Randau, par exemple, comme aussi un Marcello-Fabri, n'ont jamais discuté la valeur de l'*artiste*.

Il est évident qu'un écrivain d'action comme l'auteur de *Cassard le Berbère* est aux antipodes des subtiles supputations de l'Immoraliste. Mais ce n'est pas tant contre Gide *ut singulus* que beaucoup ont pu prendre position, mais contre tous les utilisateurs d'un Gide dont ils n'ont presque toujours pris leçon que pour ruiner des âmes déjà désemparées. Tout écrivain, *surtout à l'échelle d'un Gide*, me paraît strictement comptable de tout ce que sa pensée publiée aura pu susciter (sinon provoquer) de défaites, de reniements, de débâcles. Et dès lors, étant donnée la connexion indubitable des philosophies et des physiologies, leurs indéterminations et tout le complexe que représente écrire et penser, ne doit-on pas poser la question — et on l'a posée — : que fût-il advenu de l'art de Gide et des démarches de son esprit, si l'écrivain n'eût pas fait le lit de tous les abandons ? À coup sûr, on peut avancer qu'un tel Gide eût eu une chair-d'œuvre totalement différente en sucs, en texture, en vitamines, toute gonflée d'un sang de révolté.

Et qui aurait vraiment nourri les hommes.